

# L'Électeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 17.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 8 Septembre 1866.

## ABONNEMENT :

Ville, trois mois..... 45 sous.  
Campagne..... 30 sous.  
Chaque numéro..... 3 sous.

## L'ÉLECTEUR.

Paraît le Samedi de chaque semaine.  
Toute correspondance concernant la rédaction  
doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et Cie., PROPRIÉTAIRES.  
Rue St. Marguerite, No. 47.

## L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue  
du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delille, Manufacturier  
de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy,  
libraire, Basse-Ville ; M. Belleive et Laforce,  
Maison des Bains, Haute-ville ; M. Bastien, bar-  
bier ; rue St. Joseph, M. Marier, barbier, rue St.  
Joseph, M. Ciémazie, libraire, J. William's,  
Barbier, côte du Palais. M. Wm. Dalton, coin  
des rues Crûg et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons  
L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer  
si elles ne s'abonnent pas.

## FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR

LE 8 SEPTEMBRE

### La Demoiselle à Marier.

(Suite.)

Et mademoiselle De Roch, la tête appuyée sur sa main, faisait danser un de ses petits pieds dans une cadence rapide, ainsi qu'il arrive quand on veut paraître calme au dehors et que cependant on éprouve une grande agitation intérieure.

—Quelle folie ! reprit Diana ; en vérité, Adélaïde, je ne vous comprends pas. On voit bien que vous ne savez guère encore ce que c'est que le mariage ; ses difficultés, ses exigences, son despotisme. Vous ne comprenez pas à quel point il faudrait profondément se convenir pour s'y trouver longtemps heureux. Ce n'est pas même toujours assez de l'amour pour opérer une complète fusion de deux êtres : il peut s'éteindre, ajouta-t-elle d'une voix profondément triste, et montrer qu'on s'est étrangement épris quand on s'est cru faits l'un pour l'autre : voyez-vous, Adélaïde, il faut être de la même sphère, du même pays moral, pour ainsi dire ; autrement on souffre chacun toutes les peines des exilés qui n'entendent plus jamais parler le langage de la patrie ; et encore si c'était

là tout ! mais, mon enfant, dans l'angoisse qu'on éprouve d'une telle torture, on peut perdre la raison, on peut écouter des accents qui répondent à toutes les pensées de votre cœur, se laisser fasciner, séduire, succomber sous le charme, et ne comprendre le danger que quand il n'est plus temps de le fuir, car on est devenue coupable...

Adélaïde leva les yeux sur Mde L.... et vit qu'elle pleurait.

Diana baissa ses regards sous ceux de son amie ; sa poitrine se soulevait oppressée de sanglots ; mais elle reprit brusquement :

Il faut rompre ce mariage, il le faut ! Faites-lui quelque insulte longtemps.

Adélaïde essuya ses yeux : en voyant pleurer Diana, dont elle croyait que les larmes coulaient pour elle, la jeune fille avait perdu quelque peu de sa fermeté.

—Non, répondit elle, il est arrêté, et le contrat doit se signer ce soir ; ce serait une esclandre ; d'ailleurs, que gagnerai-je à attendre ? ce mariage est encore un des meilleurs de ceux qu'on me propose depuis longtemps ; tout est dit, il en sera ce qu'il pourra.

—Mais, mon enfant, expliquez-moi ce qui a pu vous conduire, vous que j'ai vue décidée dans un temps à faire, comme nous autres américaines, un mariage d'amour, à faire aujourd'hui la sottise affaire que vous êtes sur le point de conclure ? y a-t-il de votre part inclination contrariée, dépit, désespoir ? En vérité, je ne comprends rien à cette décision.

—Il n'y a rien au monde que l'ennui d'être ce qu'on appelle une fille à marier : je me marie pour être mariée et qu'il n'en soit plus question ; pour ne pas être, par exemple, un jour comme ma tante Angèle Plam : pauvre créature, elle a vieilli sous le harnais d'une fille à marier, et je la vois encore malgré ses quarante cinq ans, se rechercher et faire la charmante quand un célibataire passe auprès d'elle : elle me rappelle toujours le cheval du grand Frédéric, qui dressait l'oreille et piaffait encore dans sa vieillesse quand il entendait sonner la trompette.

—Si vous riez, Adélaïde, nous voilà perdues ; c'est un indice certain que vous allez vous affermir dans votre folie.

—Folie ! folie ! demandez à ma mère si je ne fais pas une action raisonnable. Ecoutez, je veux bien vous le dire en confidence, malgré l'air de jeunesse que me donnent mes cheveux châtains et une certaine délicatesse répandue dans toute ma personne, j'ai vingt-quatre ans passés. Quand les vingt-cinq auront sonné, j'aurai perdu toutes les chances de me marier en

jeune fille, on ne pensera plus pour moi qu'aux hommes de quarante ans au moins ; puis, si j'ai le malheur d'arriver à trente, il ne tiendra qu'à moi de croire qu'il n'y a plus au monde que des hommes de cinquante ans [ bien conservés à la vérité ] ; ensuite chaque année comptera quadruple, et en peu de temps je deviendrai une fille de mérite, et je ne devrai plus aspirer qu'aux veufs de soixante ans, gouteux, asthmatiques ou sourds, qui penseront à moi pour mes vertus, parce qu'ils auront besoin de cataplasmes, de tisanes, et de soins dans leurs vieux jours. Hélas ! hélas ! c'est ma dernière année de jeunesse comme fille à marier, et j'en veux profiter.

—Pour faire une belle fin, vraiment ?

—Que voulez-vous, Diana ? les choses sont arrangées en Canada de façon que je n'ai point de chance de mieux faire, puisque je suis arrivée jusqu'ici sans changer d'état.

—Pourquoi aussi ne vous êtes-vous pas mariée plus tôt ?

—Oh ! pourquoi, répondit Adélaïde en soupirant, parce que j'avais un brin de roman dans le cœur, et que ma mère a vaît dans la tête dix grains d'ambition ; à mon entrée dans le monde on me trouva jolie.

—Je vous trouve encore plus charmante cette année.

—C'est possible, mais il y a huit ans qu'on me voit, et cela me fait perdre infiniment de valeur ; enfin, n'importe ! aux premiers moments de mon apparition, j'eus, comme dirait ma mère, le bonheur de plaire au jeune M. L.

—M. Edouard L. ! répéta Diana d'un ton assez singulier. Une rougeur rapide passa sur son visage et la laissa très-pâle.

—Lui-même ; ses assiduités furent assez marquées pendant tout l'hiver.

—Et vous plaisaient-elles ? reprit Diana du même ton....., il passe pour.... très agréable.

—Elles ne me déplaisent pas ? parce qu'elles me mettaient à la mode.

—Seulement pour cela ?

—Oui, car il est très blond et je n'aime point un homme blond.

—Allons, allons, c'est une bonne raison, dit Diana en riant à demi.

—Quant à ma mère, elle était d'une joie contenue, digne et pleine de convenance dans le monde, mais qui éclatait parfois dans l'intérieur.

—Eh bien ! il me semble que tout allait fort bien, reprit Diana d'une voix un peu amère.

—Oui, mon histoire aurait pu devenir un roman et finir de bonne heure ; mais le père de M. L.... n'était pas si joyeux,